

Nos illustres devanciers

Michèle Viroly

Volume 11, numéro 3, septembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010476ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010476ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Viroly, M. (1966). Nos illustres devanciers. *Meta*, 11(3), 94–97.
<https://doi.org/10.7202/010476ar>

NOS ILLUSTRÉS DEVANCIERS

La traduction ne date pas d'hier. Ce n'est certes pas là idée nouvelle ou matière à contestation; nul n'ignore que l'histoire de la traduction est à peine plus jeune que celle de la littérature et que l'une et l'autre font bénéficier l'Occident de leurs talents depuis environ deux mille ans. En revanche, on ne sait pas toujours quelles controverses la traduction a soulevées, combien elle a eu de détracteurs et de défenseurs, quels courants d'influence elle a suivis, depuis le mot à mot jusqu'aux traductions élégantes que Georges Mounin baptisa, avec non moins d'élégance, « les belles infidèles ».

Ce court article, qui n'a pas les prétentions d'une étude exhaustive, cherche seulement à mettre en relief quelques-uns des noms qui ont illustré l'histoire de la traduction jusqu'à la fin du XIX^e siècle, en se limitant toutefois aux traductions européennes et plus particulièrement anglaises et françaises. Il sera utile cependant de dire quelques mots des traductions grecques et latines dont on ne peut nier l'influence puisque, de nos jours encore, ces œuvres classiques sont à l'origine de nombreuses traductions.

Et précisément, la première traduction que l'on reconnaisse comme telle est l'œuvre d'un esclave grec, Livius Andronicus, qui vivait à Rome en 240 av. J.-C. et qui traduisit l'*Odyssée* en vers latins. La traduction d'Andronicus était favorablement connue de ses contemporains; elle fut même utilisée deux cents ans plus tard par Horace qui s'en inspira pour traduire à son tour des œuvres grecques. Parmi les auteurs latins qui nous sont les plus familiers, mentionnons Catulle, qui fit lui aussi des traductions de textes grecs, et Cicéron, qui traduisit en particulier les œuvres de Démosthène et d'Eschyle. Signalons aussi Nævius et Ennius qui traduisirent Euripide, et qui introduisirent l'hexamètre à Rome. Cicéron, commentant ses traductions, et Horace, dans sa préface de *Ars Poetica*, ont su exprimer la tendance générale de cette période en condamnant tous deux le mot à mot.

Les VIII^e et IX^e siècles virent l'avènement de la civilisation arabe et la floraison de traductions arabes de textes grecs d'Aristote, Platon et Hippocrate. Ces traductions effectuées pour la plupart à Bagdad, par des hommes de lettres

syriens n'avaient rien de remarquable, si ce n'est le fait que retraduites plus tard en grec et en latin par des Espagnols, elles furent à l'origine de bien des erreurs.

En France jusqu'au XVI^e siècle, nous nous trouvons devant une absence presque totale de traductions, tout au moins de traductions assez importantes pour être parvenues jusqu'à nous. Mais n'oublions pas que l'instruction était à cette époque le privilège d'une élite qui se piquait, par ailleurs, de pouvoir lire les textes dans leur version originale, que ce soit en grec, en latin, en italien ou en espagnol. C'est au XVI^e siècle, celui de la Pléiade, que le français devint langue officielle en France, remplaçant ainsi le latin. Pour les traducteurs humanistes, les traductions devaient respecter en tout point l'original et s'y conformer le plus fidèlement possible. En cela, ils ne faisaient que suivre le mouvement amorcé par leurs prédécesseurs, tout au début de ce que l'on pourrait appeler la « renaissance » de la traduction. De fait, la première traduction moderne d'Homère en latin, effectuée par Léonce Pilate à l'intention de Pétrarque et de Boccace, était mot pour mot fidèle à l'original et obscure à souhait.

C'est de cette époque cependant que datent les traductions d'Amyot qui traduisit plusieurs textes de Plutarque et de Longus, en particulier *Daphnis et Chloé*, traductions dans lesquelles il s'attacha à adapter la version originale. Nous verrons que, par la suite et pour des raisons plus sociales qu'esthétiques, cette tendance à limiter les traductions à l'intérieur des usages et de la morale du temps ne fera que s'accroître, et de plus en plus croîtra la différence entre les textes originaux et la traduction française.

Dans le même ordre d'idée, M. de La Valterie publia en 1681 la première traduction en prose des œuvres d'Homère, de Lamotte-Houdar écrivit, au XVIII^e siècle, une traduction abrégée de *Illiade* en douze chants au lieu de vingt-quatre, et M^{me} Dacier effectua une traduction assez libre de *l'Odyssee*. Ces traductions infidèles étaient basées, en fait, sur deux principes. Tout d'abord traduire en français à partir de textes étrangers, puis transposer les idées et les sentiments pour les faire coïncider avec ceux des XVII^e ou XVIII^e siècles.

Rivarol, qui traduisit *La Divine Comédie* de Dante, sut très bien saisir cette dualité. Néanmoins, trop soumis aux exigences morales et sociales du XVIII^e siècle, il ne réussit pas à atteindre véritablement à une fidélité historique, ce à quoi, un siècle plus tard, Leconte de Lisle parviendra admirablement. Celui-ci en effet s'opposa violemment à cette confusion du passé et du présent et introduisit une conception nouvelle du mot à mot: un mot à mot non plus grammatical, comme celui de Léonce Pilate, mais lexical, qui respecterait l'historicité du texte original. Encouragé par cet exemple, Littré produisit une traduction de *l'Enfer* de Dante en français du XIV^e siècle, parfaitement incompréhensible aux lecteurs du XIX^e siècle. Une expérience semblable fut tentée par Émile Legouis, qui traduisit certains poèmes de Edmund Spenser en langue française du XVI^e siècle. Mais ces traductions expérimentales, pourrait-on dire, n'étaient en fait que l'expression extrême de la réaction contre les traductions infidèles. Cette réaction eut des partisans plus modérés, tels Chateaubriand, qui fit une traduction fidèle et intelligente du *Paradis perdu* de Milton, et Paul-Louis Courier, qui retraduisit *Daphnis et Chloé* en s'aidant de la traduction d'Amyot. À côté de ces traductions,

nous avons celle des œuvres d'Edgar Poe par Mallarmé, qui s'efforça de conserver certaines tournures et structures anglaises pour lui conférer une plus grande authenticité. Son idée fut reprise par Armand Masson dans sa traduction du « Corbeau », d'Edgar Poe également.

En Angleterre, la traduction connut une période d'expansion aux environs du XII^e siècle. On remarque, plus tard, une excellente traduction de la Bible par Wycliffe, suivie de celles de Tyndale et de Coverdale. Mais elles ne sont en rien comparables à la version allemande que Martin Luther écrivit à la fin du XV^e siècle. C'est aussi au XV^e siècle que John Bouchier traduisit plusieurs œuvres d'auteurs espagnols, ainsi que les *Chroniques* de Froissart.

La période élisabéthaine fut l'âge d'or de la traduction et des grands traducteurs. Sir Thomas North, qui traduisit les œuvres de Plutarque en s'inspirant d'Amyot, est certainement l'un des plus connus. Un autre nom à retenir: celui de Philemon Holland qui fit quelques excellentes traductions de Xénophon, Tite-Live, Suétone et Pline. Il serait intéressant de préciser que les traductions de cette époque étaient rarement effectuées à partir du texte original, mais plutôt à partir de traductions françaises ou espagnoles. Ainsi, bien que respectant la matière du texte original, elles n'en pouvaient respecter fidèlement la forme. À cette époque appartient aussi la traduction des œuvres d'Homère, publiée entre 1518 et 1616 par George Chapman, qui fut à l'origine du célèbre sonnet de Keats.

En 1603, John Florio publia sa traduction des *Essais* de Montaigne qui égale presque en perfection les traductions de North. Shakespeare s'en inspira dans *La Tempête*, mais ce n'est pas là le plus grand mérite de ce travail. Cette traduction présenta aux auteurs anglais les avantages d'une forme littéraire nouvelle, l'essai. En 1612, Thomas Shelton produisit la première traduction anglaise de *Don Quichotte*.

Le XVII^e siècle, dans son ensemble, n'héritait rien de cette richesse et de cette vigueur. Les traductions d'Homère et de Thucydide par Hobbes ne connurent qu'un faible succès, et les versions de John Dryden qui traduisit Juvénal et Virgile diffèrent par trop des textes originaux pour avoir su retenir l'attention. Dryden doit cependant être considéré comme l'un des traducteurs les plus représentatifs de son siècle.

Les traductions furent nombreuses au cours du XVIII^e siècle, et les tentatives les plus remarquables furent celles d'Alexander Pope et de William Cooper, qui essayèrent de traduire Homère en vers anglais. Cooper se flattera par la suite d'avoir suivi le texte original d'aussi près que possible, ce qui n'était aucunement le cas de Pope. Le principal intérêt de ces deux traductions reste encore la comparaison qu'il est possible d'établir entre elles, et aussi avec la traduction allemande de J. H. Voss, faite en 1793. C'est aussi à la fin de ce siècle que A. W. Von Schlegel traduisit en allemand, avec succès, les œuvres de William Shakespeare, et que fut publiée l'une des rares dissertations sur l'art de la traduction, intitulée « Essai sur les principes de la traduction », dont l'auteur était Fraser Tytler.

Le XIX^e siècle n'est pas moins fertile en grands noms, et l'un des premiers qu'il faille mentionner est celui de William Carlyle qui traduisit le *Wilhelm Meister*

de Goethe. Un des traits caractéristiques de cette période est la production simultanée de traductions par Byron, Shelley et Longfellow, autant d'exemples de traductions de poésie par des poètes. Mais le plus remarquable reste Edward Fitzgerald, qui s'intéressa tout d'abord à la littérature espagnole pour se tourner ensuite vers le persan et traduire les œuvres d'Omar Khayam. Dans sa traduction, il s'efforça de rendre l'effet esthétique, parfois au détriment de la précision lexicale. Le succès que son ouvrage reçut éclipça complètement ses traductions d'Eschyle et de Sophocle.

En 1861, Matthew Arnold publia son « Essai sur la traduction d'Homère ». Pour lui, toute traduction devait produire sur le lecteur le même effet que l'original, ce qui impliquait, qu'à l'instar de Fitzgerald, il sacrifiait l'exactitude lexicale en faveur de l'effet global.

Le XX^e siècle voit naître, en France et en Angleterre, une profusion de traductions de qualité diverse dont il serait vain de vouloir nommer chaque auteur. Notre siècle assiste, en effet, au cours des années qu'il ne consacre pas à la guerre, à une internationalisation de la littérature ou tout au moins à un désir d'entrer en contact avec d'autres pensées, et cela au moyen de la traduction. Les textes grecs et latins ne perdent cependant rien de leur intérêt et ne cessent d'être traduits dans tous les pays, dans toutes les langues.

C'est aussi au XX^e siècle que la machine à traduire fait son apparition, prête à supplanter le traducteur. Elle n'est pas encore au point, mais il y a bon espoir que, d'ici quelques années, faisant fi des querelles passées, elle sache donner à la traduction et à son histoire tout entière, une orientation nouvelle et uniforme.

MICHÈLE VIROLY
Montréal